

LA CHATELAINE DU LIBAN

I

Un navire a quitté le port. Il avance lentement sur la mer violette. J'ai commencé par apercevoir, au-dessus du vieux môle de Beyrouth, les pointes de ses mâts, puis ses deux cheminées noires. Le voilà déjà au large. Dans une demi-heure, il aura disparu.

Je le reconnais. C'est le *Sphinx*, le paquebot qui, il y a trois ans, alors que la vie s'ouvrait devant moi si pure et si belle, m'a débarqué ici.

De la terrasse où je fais ma promenade quotidienne, on découvre à peu près toute la ville. Mon regard cherche machinalement à gauche, parmi les verdure qui entourent l'hôpital américain, la modeste villa où une triste petite fille a cessé de penser à moi.

Mais ma pensée ne s'attarde pas longtemps à ce souvenir limpide. Liban, Liban, tes gorges dépouillées, si dénuées en apparence de mystère, sont plus ténébreuses qu'on ne s'imagine. Il me faut tout l'effort de mes yeux pour apercevoir, non pas le bizarre château mais le pic d'où l'on peut apercevoir ce château, le château dont la

souveraine a fait de moi ce que je suis présentement, un être sur qui son emprise fut si forte qu'elle m'a ôté jusqu'à la honte d'être devenu tel.

Qu'on ne se fasse pas illusion, en effet, sur le sens des larmes que je verse. Elles peuvent être des larmes de regret, elles ne sont pas des larmes de repentir. Je détourne la tête pour que l'infirmier de garde ne les voie pas, ces larmes, couler le long de ma joue, tomber sur la manche de ma vareuse, là, à la place où s'alignent encore, par quel miracle ! les trois beaux galons d'or.

Et le *Sphinx*, où est le *Sphinx* ? Ah ! comme il est devenu petit. Il allait, le cher bateau, disparaître sans que je m'en sois aperçu. Seule, sa fumée me le décèle, vers le nord, à la hauteur de l'embouchure du fleuve Adonis. Dans deux jours, il sera à Alexandrie, dans huit, à Marseille... Marseille ! La gare où l'on prend le train pour ma petite ville, ma petite ville que je ne reverrai jamais... Mais non ! je ne regrette rien.

Est-ce la fumée du paquebot que je vois toujours ? Est-ce la brume qui descend, au crépuscule, les pentes mauves du Liban ? Je ne sais. Une minute encore, une minute, que j'essaie de voir, de me rendre compte... Après, tout sera fini.

L'infirmier a fait un geste : c'est l'heure de rentrer.

Obéissons.

Cette matinée d'avril était claire et gaie. Le soleil jouait sur la mer. Un peu de brouillard noyait la montagne en son milieu, de sorte qu'au sommet, libre de nuages, on voyait reluire les touchants petits villages maronites, blancs et rouges.

Se glissant parmi les palmiers, la brise balançait les grandes palmes, dont la poussière d'été n'avait point encore terni le vert foncé.

Le déjeuner auquel j'étais invité chez le colonel Hennequin n'avait lieu qu'à une heure. Je ne voulais pas, par discrétion, arriver trop en avance, M^{lle} Hennequin étant seule à la maison. Ne sachant trop comment employer les deux heures que j'avais devant moi, j'achetai, rue de la Poste, un paquet de journaux, et allai m'installer, avenue des Français, à la terrasse du Kursaal. Après la longue claustration que je venais de subir, j'étais comme ébloui parmi toute cette lumière fraîche. Mes jambes me portaient à peine. Des milliers d'atomes dorés dansaient devant mes yeux.

A cette heure matinale, le café n'avait encore que deux clients : un jeune élégant, qui se faisait cirer les souliers, penchant la tête à droite et à gauche, pour bien vérifier si l'opération se pour-

suivait selon son désir, et, au fond de la salle, me tournant le dos, juché sur l'un des tabourets du bar, un officier anglais.

J'essayai de lire, sans y parvenir. Ces journaux français, vieux de deux semaines, ne m'intéressaient pas. Je fermai à demi les paupières, et m'abandonnai à la torpeur environnante.

J'en fus vite tiré par des éclats de voix de plus en plus violents. C'était l'Anglais qui apostrophait le barman. Le jeune élégant s'était éclipsé.

— Oh ! c'est vraiment tout à fait ridicule. Puisque je te dis que c'est pour moi, rien que pour moi.

— Impossible, mon commandant.

— Impossible ! Pourquoi, impossible ?

— Le patron ne veut pas.

— C'est un âne, ton patron, un damné âne. D'abord, je vais lui parler. Où est-il ?

— Il n'est pas encore arrivé.

— Ah ! il n'est pas encore arrivé !...

La bordée de jurons britanniques qui suivit me contraignit à me retourner. Je poussai une exclamation.

— Le major Hobson !

— Le capitaine Domèvre, par Dieu ! Vraiment très enchanté, capitaine. Vous êtes donc à Beyrouth ?

L'Anglais était descendu de son tabouret. Il me serrait les mains avec effusion.

Nous nous étions connus deux ans plus tôt, à

Adana, au moment de la relève des troupes anglaises de Cilicie par les nôtres. Mon escadron était venu remplacer celui qu'il commandait. Quinze jours durant, nous avions vécu côte à côte, j'avais gardé du major Hobson le souvenir d'un galant homme, beau brideur, solide buveur, et qui ne nous avait mis dans les roues que le minimum de bâtons.

Il évoquait pour moi une époque assez dure, de sorte que je n'étais nullement fâché de le retrouver dans ce cadre plus pacifique.

— Vous avez des difficultés avec le barman, mon commandant ?

— Vous croyez que c'est un barman que vous avez devant les yeux, capitaine ? Ce n'est pas un barman, c'est un âne. Un damné âne, comme j'ai l'honneur...

— Il vous a raté un cocktail ?

— Si ce n'était que cela ! Je lui aurais tiré les oreilles, et tout eût été dit. C'est plus grave.

— Plus grave ?

— Monsieur le commandant, expliqua le barman avec une dignité douloureuse, veut m'obliger à lui donner la formule d'un des cocktails de la maison.

Hobson devint rouge comme une brique.

— Pas à me donner, damné âne, à me vendre. Capitaine, je vous prends à témoin que voici le plus stupide garçon que j'aie jamais connu. Je veux la formule de son cocktail, c'est entendu.

Mais, cette formule, je la lui paie, à raison du prix de trois cocktails par jour, et pour tout le temps que je resterai à Beyrouth, c'est-à-dire près de deux ans encore. Voilà qui est raisonnable, je pense. Je paie, pour ne pas être obligé de boire quelque chose dans un endroit qui ne me plaît pas, alors que je puis être à mon aise chez moi, dans mon cabinet de travail, où il y a — vous vous en rendrez compte bienôt par vous-même, — d'excellents fauteuils de cuir, une vue des plus agréables sur le Liban, et aux murs, les plus jolies panoplies d'arcs et de casse-tête qu'ait pu jamais réunir un soldat de lord Kitchener.

— Encore une fois, hi ! je ne peux pas, monsieur le commandant.

— Une fois, non ? Deux fois, non ? Trois fois ? Tu ne veux pas ? Eh bien, je l'aurai pour rien, ta sale recette. Fais-nous servir tout de suite deux cocktails ? non, pas ici, à la terrasse, que je ne voie plus ta tête. Venez, capitaine.

Nous allâmes nous asseoir à la table que je venais de quitter.

— Je tiens à vous prouver, dit Hobson, que, si j'insiste autant, ce n'est pas par pur enfantillage. Ce barman est un âne, je le maintiens. Mais il est aussi un artiste, vraiment, un grand artiste. Son cocktail *Métropolitain*, dont j'ai dit que j'aurai la recette est une merveille. Tenez, jugez plutôt.

Le garçon venait de déposer devant nous les deux verres emplis de frimas rose.

— C'est fameux, en effet, dis-je. Avec trois comme cela, on doit...

— On peut sans dommage aller jusqu'à six, quand on a préparé la voie avec un peu de whisky. J'espère vous mettre à même de le constater dès demain, chez moi. Et vous verrez mes jolis casse-tête.

— Que faites-vous ! dis-je, fort étonné. Vous ne buvez pas ?

Il avait tiré d'une de ses larges poches à soufflet une petite bouteille de nickel dans laquelle il était en train de vider le contenu de son verre.

— Eh ! je l'avais prévenu, fit-il, désignant le barman qui le regardait avec une attention résignée. J'offrais de payer. Il n'a pas voulu. Je lui ai dit que j'aurais pour rien sa formule. Tel que vous me voyez, en sortant d'ici, je monte à l'Université américaine. Je demande le révérend Josuah Fillmore, un chimiste remarquable, capitaine. En un tournemain, il m'aura fait l'analyse de ce fameux cocktail *Métropolitain*. L'analyse qualitative, s'entend. Pour la quantitative, je m'en charge. Vive le roi George ! Oui, mais avec ce système, vous avez bu, et pas moi. Garçon, deux autres *Métropolitain*.

— Je serai toujours en avance sur vous, remarquai-je.

— Par Jupiter, c'est vrai. Trois *Métropolitain*, alors. Et maintenant que les affaires sérieuses

sont réglées, puis-je vous demander des nouvelles de votre santé ?

— Meilleure, depuis quelques jours, dis-je, lui montrant mon bras gauche en écharpe.

— Ah ! très bien. Je n'avais pas remarqué tout de suite.

Il ajouta :

— Foot-ball, ou guerre ?

— Guerre.

Il bourra sa pipe, l'alluma, posa un doigt sur mon bras invalide.

— Bédouins ?

— Oui, Bédouins.

— Rouallah ?

— Oui, une tribu rouallah.

— Je m'en doutais, dit-il, sur un ton satisfait.

Une balle ?

— Anglaise, répondis-je poliment.

Il sourit.

— Ces sacrés marchands de la Cité n'en font jamais d'autres, constata-t-il.

Il retourna sa manche droite, me montra sur son bras une cicatrice.

— La même chose m'est arrivée. Bords du Nyanza, 1912. Fusil anglais, balle anglaise, un peu dum-dumisée, je crois. Tireur indigène. J'ai réclamé parce que, tout de même, c'était moins naturel qu'en ce qui vous concerne, n'est-ce pas ?

— Un peu moins, évidemment, murmurai-je.

Il me serra vigoureusement la main.

— Et vous avez été soigné ici ?

— Oui, à l'hôpital Saint-Charles. C'est même mon premier jour de sortie.

— Je regrette de ne pas l'avoir su. Je serais venu vous voir à l'hôpital.

— Vous êtes donc vous-même à demeure à Beyrouth, mon commandant ?

— Oh ! à demeure... En tout cas pour un an au moins encore. Je suis détaché ici par le haut-commissariat de Palestine.

— Vous êtes content ?

— Très content. Les milieux syriens sont fort agréables. Il y a un bon terrain pour le golf, et le général Gouraud est un véritable gentleman.

— Et en quoi consistent vos occupations ?

Il me jeta un regard de côté. Mais il vit que ma question, je l'avais posée tout naturellement, sans penser à mal.

— Vous le voyez, fit-il, goguenard. Elles consistent surtout à boire des cocktails, beaucoup de cocktails. Vous déjeunez avec moi ?

— Non, je suis invité.

— Et pour dîner, ce soir, êtes-vous libre ?

— Ce soir, oui. Mais je dois rentrer de bonne heure, c'est ma première sortie.

— Entendu. Nous nous retrouvons ici ?

— Ici.

— J'ai mon automobile. Puis-je vous déposer quelque part ?

— J'ai peur de vous obliger à faire un trop grand détour, mon commandant. Je déjeune chez le directeur du Génie.

— Le colonel Hennequin ? Parfait ! il habite précisément tout à côté de l'Université américaine, où je me rends pour faire analyser le contenu de ma bouteille. En voiture !



— Michelle, j'ai écrit chez moi ce matin.

J'étais un peu surpris de la trouver seule. Il était plus d'une heure. J'étais en retard. Je pensais que le colonel serait déjà arrivé.

Elle s'était levée. Je lui avais dit cette phrase presque sans préambule. Je la vis pâlir.

— Vous avez écrit, Lucien ? A votre mère ?

— Oui.

— Et... que lui avez-vous dit ?

— Tout ce que vous pouvez penser.

— Mon Dieu, murmura-t-elle, il faut compter quinze jours pour chacun des deux courriers. D'un mois, je ne v*o*'s plus vivre.

— Que faites-vous là, Michelle ? Ne vous ai-je pas expliqué ce qu'était ma mère pour moi ? Sans vous connaître, elle sera ravie d'apprendre que je me marie. Elle le désire tant ! Et quand elle vous connaîtra...

— Elle eût peut-être été heureuse de choisir elle-même sa belle-fille.

— Elle n'aurait pu trouver personne, Michelle, qui eût fait ce que vous avez fait pour moi.

— Il ne faut rien exagérer, dit-elle. Qu'ai-je fait vraiment ? Vous avez été hospitalisé dans le service où j'étais infirmière. Je vous ai soigné comme c'était mon devoir de vous soigner, comme j'ai soigné, avant vous, d'autres blessés.

— Pas un petit peu mieux ?

Elle sourit.

— Admettons.

Je n'abusai point de l'avantage qu'elle venait de me concéder.

— Votre père n'est pas encore arrivé ?

— J'en suis étonnée. Il aura été retenu à l'état-major, où il m'a dit qu'il devait passer.

— Je vais lui parler aujourd'hui, n'est-ce pas ?

Elle me regarda. Il y eut dans son œil gris comme de l'effroi.

— Pas aujourd'hui encore, voulez-vous ?

— Pourquoi, Michelle ?

— J'aimerais mieux attendre que la réponse de votre mère fût arrivée.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Une idée.

— Michelle, Michelle, vous êtes une enfant. Vous me feriez presque de la peine, savez-vous. Que craignez-vous donc ?

— Ah ! fit-elle, une déception de cette sorte, je ne pourrais guère la supporter. C'est toute ma vie qui se joue en ce moment, vous en rendez-

vous compte ? Et je comprendrais si bien, par ailleurs, une opposition de votre mère.

— Voulez-vous me dire sur quoi elle se baserait ?

— Je n'ai aucune fortune.

— Et moi, Michélie ? Croyez-vous que ce soient la maison où vit maman, les quelques revenus qui viennent un peu arrondir sa pension, croyez-vous que ce soit cela qui constitue de la fortune, qui vous donne le droit de parler comme vous le faites ?

— Ce n'est pas la même chose, dit-elle.

— Pourquoi ne serait-ce pas la même chose ?

— Vous pourriez, pas plus que moi, n'avoir de fortune. Il n'en reste pas moins que vous n'avez pas trente ans, que vous êtes capitaine depuis trois ans, chevalier de la Légion d'honneur depuis cinq ans, avec une croix de guerre qui fait croire aux gens, quand vous condescendez à ne pas porter que le ruban, que vous êtes un aviateur. Tout le monde m'a dit et redit que vous aviez la plus belle carrière, le plus bel avenir. L'avenir ! Savez-vous quel serait le mien ?

Il y avait, dans un coin de la pièce, sur un petit bureau, une caisse métallique. Elle en souleva le couvercle, découvrit une machine à écrire.

— Voilà.

— Michelle !

— Oh ! dit-elle. Je n'en aurais aucune ran-

cœur. Ce serait normal. Votre père, à vous aussi, était officier. Vous savez ce que c'est. Le mien est sorti de Polytechnique. Il aurait pu gagner de l'argent dans l'industrie. Il a préféré l'armée. La dot de ma mère a servi à payer les déménagements, à renouveler le pauvre mobilier qui ne tient plus après le troisième changement de garnison. Ils ne se sont jamais plaints. J'aurais mauvaise grâce à ne pas les imiter. Quand maman est morte, papa a demandé la Syrie, par cet appât trompeur des fortes soldes, avec l'espoir d'y faire des économies. Des économies — elle eut un rire douloureux — nous en avons bien pour dix mille francs ! Dans deux ans, ce sera la retraite, six mille francs. Que mon père vienne à me manquer demain, je n'aurai rien, que ma machine à écrire. Voilà pourquoi je vous disais que nos deux pauvretés ne sont pas pareilles, Lucien.

— Avez-vous, oui ou non, confiance en moi ? lui dis-je.

— Si j'ai confiance en vous, mon pauvre ami ! Pourquoi me poser cette question ? Bien sûr. Mais c'est dans la vie que je n'ai guère confiance. La réalisation du projet que nous avons formé, ce serait si beau pour moi, si inespéré, il faut bien le dire, que je vis maintenant dans la crainte perpétuelle de voir surgir quelque chose...

— Quoi, Michelle ?

— Je ne sais pas, dit-elle, se cachant les yeux. J'ai peur, Lucien, j'ai peur.

Je me levai et marchai vers elle. Au même instant, la porte s'ouvrit. L'ordonnance entra.

— Mademoiselle !

— Qu'y a-t-il ?

Il lui parlait bas, gêné.

— Mon Dieu, dit-elle, une catastrophe ! On me réclame à la cuisine. Il paraît que l'appareil à glace a mal fonctionné, et que le sel a fait irruption dans la crème. Excusez-moi.

Je restai seul. Il m'apparut alors en détail, le modeste salon où je venais pour la première fois, l'hôpital ayant été jusqu'à ce jour le théâtre exclusif des entretiens qui nous avaient conduits l'un et l'autre jusqu'à ces quasi-fiançailles. Rien ne le différenciait des éternels salons qu'ont les officiers aux colonies : des tapis, parmi lesquels un ou deux seulement pouvaient avoir une certaine valeur ; des cuivres, quelques bibelots de France, échappés par miracle aux massacres d'innombrables déménagements. Puis, des portraits : celui du colonel, en polytechnicien ; celui d'une très jeune femme, la mère de Michelle, sans doute ; le portrait de Michelle, enfin, à l'âge de quatre ou cinq ans. C'étaient déjà les mêmes yeux pâles, la même physionomie timide et volontaire... En bas, sur la marge, on lisait le nom du photographe, son adresse : *Bar-le-Duc*, Bar-le-Duc, où le colonel Hennequin m'avait dit avoir été en garnison en 1903. Je fis rapidement le petit calcul qui de-

vait me conduire à l'âge actuel de Michelle : Vingt-quatre ans. C'était bien cela.

Il y eut un appel de sirène d'automobile, suivi du bruit de la voiture qui s'arrêtait devant la maison. En même temps, Michelle revenait.

— Voici mon père, dit-elle.

En toutes circonstances, on lisait sur la figure du colonel comme dans un livre. Ce jour-là, il ne nous fallut aucune dose supplémentaire de perspicacité pour deviner qu'il apportait des nouvelles, et que ces nouvelles étaient bonnes.

— Tiens, Domèvre, vous êtes déjà là ? Que je suis sot : j'oublie que c'est moi qui suis en retard, et d'une bonne demi-heure encore ! Mais ce n'est pas ma faute, mes enfants, et je suis certain que quand vous saurez... Allons, bon ! J'allais oublier que j'ai promis de ne rien dire.

Il riait de tout son cœur.

— Le déjeuner est-il prêt, Michelle ? J'espère, ma petite fille, que tu te seras surpassée, car j'ai une faim ! Et vous aussi, n'est-ce pas, Domèvre ? Comment va-t-il, notre convalescent ? Voyons, ce bras ?

— Je ne sens presque plus rien, mon colonel.

— Parfait, parfait. N'allez pas, cependant, crier trop vite votre guérison sur tous les toits. Il n'y en a que trop qui savent mettre leurs bobos en valeur. Bon, voici le déjeuner. Michelle, c'est jour de fête. Tu nous feras donner un verre d'arak.

— Qu'y a-t-il donc, papa ?

— Rien, mais rien. Pourquoi veux-tu qu'il y ait quelque chose d'autre que la présence du capitaine ? Parce que je te demande de l'arak?... Je vous sers, Domèvre. Et vous savez, vous pouvez y aller. C'est du Chtaura. Pur alcool de vin blanc.

Tout en parlant, avec une touchante gaucherie, il coupait d'eau la liqueur d'anis, qui devenait blanche et laiteuse.

— Je te prie de me l'expliquer, pourquoi veux-tu qu'il y ait quelque chose ?

— N'insistons pas, me souffla Michelle. Il parlera bien tout seul. Il en meurt d'envie.

— Voyons, quelle heure est-il ? Presque deux heures ! Michelle, mon enfant, fais hâter un peu le service. Ce monsieur — il me désigna — doit être à trois heures et demie au Grand Sérail, chez le colonel Prieur.

— Chez le chef d'état-major, mon colonel ?

— Eh oui, chez le chef d'état-major, chez mon vieux camarade Prieur. Il a été très gentil pour vous, Prieur.

— En quoi, mon colonel ?

— Ah ! ça, mon petit, il ne faut pas me le demander. Non, non, Michelle, ce n'est pas la peine d'insister. Il n'y a rien à faire. Rien. C'est une surprise qu'on lui ménage. Et j'ai promis le secret. Allons, n'essayez pas de me faire manquer à ma parole.

— Voyons, papa, dit Michelle, vous n'allez pas

nous laisser pendant tout le déjeuner ainsi, sur des charbons ardents. C'est ridicule.

— Oh ! alors, si tu t'y mets aussi, je suis perdu.

— De quoi s'agit-il ? Une surprise, disiez-vous ?

— Ce n'est pas une, c'est deux surprises. Eh ! mes enfants, je ne sais par laquelle commencer. Et puis vous, le grand blessé, il faudra faire l'étonné, remercier Prieur comme si vous ne saviez rien, car, encore une fois, il a été très bien pour vous, Prieur. Il tient à vous apprendre lui-même la chose.

— Papa, je vous en prie, quelle chose ?

— Ah ! voilà. Eh bien, d'abord ceci.

Son doigt traçait sur mon ruban rouge un petit cercle.

— Mon colonel, murmurai-je, interloqué, que voulez-vous dire ?

— Eh oui, ne faites donc pas l'enfant. Vous avez très bien compris.

— Officier de la Légion d'honneur ! Il est proposé pour officier de la Légion d'honneur, s'écria Michelle.

— Voyez-vous ça ! C'est elle qui aura deviné ! Oui, officier de la Légion d'honneur, ma petite, à trente ans. Et moi qui ne l'ai été qu'à cinquante-deux. C'est magnifique, tu sais, Micheline. Alons, embrassez-moi, vous. L'accolade avant la lettre, en attendant, le 14 Juillet prochain, celle du général Gouraud.

— Mon colonel...

— Et ce n'est pas tout, vous savez. J'ai dit qu'il y avait une seconde surprise. Il change d'affectation, Michelle, et tu ne devinerais jamais où il vient d'être nommé.

— Où ? dit-elle d'une voix tremblante.

— Ici.

— A Beyrouth, papa ?

— Oui, à Beyrouth. A l'état-major.

— Comment, fis-je, complètement ahuri, cette fois. A l'état-major ? Je quitte ma compagnie ?

— Pas du tout. Vous continuez à figurer pour ordre sur le contrôle du corps des méharistes. Mais vous êtes détaché à l'état-major. Dans quel service, je n'en sais rien, Prieur vous le dira tout à l'heure. Etes-vous satisfait ?

— Mon colonel, je ne devine que trop tout ce que vous venez de faire pour moi. Vraiment, je ne sais comment faire pour vous remercier, pour...

Parlant ainsi, je regardais Michelle. Brusquement je m'arrêtai, je venais d'apercevoir ses yeux pleins de larmes.

Notre mutuelle émotion n'avait pas échappé à son père. Il toussa pour chasser celle qui l'étreignait lui-même.

— Me remercier, fit-il. Eh ! croyez-vous que je ne sois pas déjà suffisamment récompensé.

Il toussa de nouveau.

— Cette combinaison, si avantageuse à tant d'égards, présente d'ailleurs un petit inconvénient

pour vous. Vous étiez sur le point de partir en congé quand vous avez été blessé. D'autre part, vous avez droit à une convalescence. Or, je doute fort que l'état-major consente à vous laisser partir tout de suite. Ils sont actuellement surchargés de besogne. Ils vont vous demander de leur faire crédit, d'attendre le retour d'un de vos camarades, en permission lui-même. Dites oui. Le moment venu, j'insisterai auprès de Prieur pour qu'on n'abuse pas trop de vous. Pour l'instant, je crois qu'il n'y a qu'à remercier, et qu'à marcher.

— Quels services peuvent-ils attendre de moi ! dis-je, je ne connais rien à la besogne de bureau.

— Ah ! pour cela, je vous prie de ne pas vous mettre en peine. Les scrupules, c'est bien. Mais il ne faut pourtant pas que ce soient toujours les mêmes qui les aient.

Un planton venait « communiquer ». Le colonel le fit passer dans son bureau pour donner quelques signatures.

Je pris les mains de Michelle. Elles étaient agitées d'un tremblement qu'elle n'essaya pas de cacher.

— Michelle, lui dis-je, ma Michelle bien-aimée, avez-vous toujours les mêmes craintes ?

Elle voulut parler. Elle me fit signe que l'émotion l'en empêchait. Mais, dans ses yeux, je vis de la confiance, du bonheur.

Le colonel revenait.

— Deux heures et demie ! qu'on serve le café sur la véranda, et vivement. Il ne faut pas que, pour le premier jour, il soit en retard.

Maintenant, Michelle, debout, suçrait le café, versait les liqueurs dans les petits verres. Elle se pencha pour me tendre le mien. Le voile de sa blouse s'ouvrit, et je pus, une seconde, entrevoir sa mince gorge. Elle s'en aperçut, mais ne mit à se reculer, aucune hâte vulgaire. N'avait-elle pas d'ailleurs, la pauvre enfant, le droit de penser que moi-même, dès cette minute, je n'outrepassais pas mon droit ?



Le colonel Prieur était en cavalier. Il avait commandé, pendant la guerre, un régiment de spahis marocains sur le front français. Immédiatement, auprès de lui, je me sentis en confiance.

— Vous savez pourquoi je vous ai fait appeler ?

— C'est-à-dire, mon colonel...

— Oh ! je vous en prie, pas de protestations inutiles. Vous pensez bien que je ne me fais aucune illusion sur la façon dont mon brave ami Hennequin a tenu sa promesse de ne rien vous dire.

— Je puis donc, mon colonel, vous exprimer toute ma gratitude.

— En ce qui concerne votre rosette d'officier,

non. Je n'y suis pour rien. L'initiative en revient exclusivement au général Gouraud. Vous pourrez être fier de la citation qu'il a tenu à vous préparer lui-même. En ce qui concerne votre détachement ici, c'est autre chose. Vous le devez au colonel Hennequin, et un peu à moi.

Il marqua une pause.

— Une décision en date de ce jour vous affecte aux services du haut-commissariat, état-major, deuxième bureau.

— Deuxième bureau ! dis-je.

Je dus prononcer ces mots avec une inflexion particulière, car il sourit.

— Deuxième bureau. Les *renseignements*, parfaitement. Cela vous chiffonne un peu, n'est-ce pas ? Vous vous voyez déjà, vous, le chevalier de l'espace libre, agenouillé devant une corbeille à papiers, puis recollant les morceaux de la lettre que vous en aurez exhumée. Ne vous montez pas la tête. La réalité est, à la fois, plus compliquée et plus simple. Et puis, il n'y avait à Beyrouth qu'un poste disponible qui correspondit à votre grade. D'ailleurs, y en aurait-il eu d'autres, c'est à celui-là que je vous aurais affecté. Vous pensez bien que je n'allais pas m'amuser à laisser improductive votre connaissance du *bled*.

— Mon colonel, il ne faut pas exagérer...

— Je ne fais que répéter ce qu'on m'a dit de toutes parts. C'est vous qui êtes réputé pour connaître le mieux les déserts de la Syrie. On ne les

a pas impunément parcourus, comme vous l'avez fait, durant trois ans...

— Il y en a d'autres qui les connaissent aussi bien, et mieux que moi. Et à quoi peuvent servir ici les notions toutes pratiques que j'ai pu acquérir ? Quelle utilité peut-il y avoir pour les bureaux à savoir, par exemple, que les Sleib apposent sur la cuisse gauche des bêtes de leurs troupeaux une marque en forme de bouclier, tandis que la marque employée par les El-Meacel est en forme de ciseaux ?

— Eh ! fit-il, sait-on jamais ? D'ailleurs, vous me paraissez rabaisser à plaisir votre science.

Il s'était levé, et avait fait jouer les serrures d'un coffre-fort placé dans un angle de la salle. Il en retira plusieurs dossiers, qu'il se mit à compulsier. Pendant quelques minutes, il eut l'air d'avoir oublié ma présence. Enfin, il releva la tête.

— Est-il vraiment exact, murmura-t-il, comme se parlant à lui-même, est-il exact que le cheikh des Anézé Fedaan, Moudjehem, notre allié par traité, décoré à Alep en 1920 par le général Gouraud, entretient des relations clandestines avec notre ennemi Hatchem bey, cheikh des Anézé de la Haute-Mésopotamie ?

— Peut-être, dis-je. Mais il est bon de se souvenir qu'Hatchem est l'oncle de Moudjehem, et a même été jadis son tuteur. Je ne prétends pas défendre à fond le cheikh des Fedaan, mais je

crois pouvoir affirmer que s'il lui est arrivé de porter secours à Hatchem, c'était contre des tribus bédouines dont nous n'avions pas, nous-mêmes, à nous louer. Dans toutes les circonstances où nos intérêts ont été directement en jeu, Moudjehem les a soutenus. J'étais à Deir-ez-zor en février 1921, quand un détachement turc a tenté de s'en emparer. Moudjehem a mis ses cavaliers à notre disposition pour repousser l'ennemi.

Le colonel Prieur n'insista pas. Il fit au crayon rouge une marque sur son dossier, en ouvrit un second.

— Fahed-Ibn-Hazzal, dit-il, toujours sur le même ton, a sans doute reçu de l'argent de Fayçal, mais n'en a-t-il pas aussi reçu d'ailleurs ?

— Deux mille sept cents livres par mois, mon colonel, le cheikh des Amarat recevait de l'émir deux mille sept cents livres pour marcher contre nous. A cette somme, il faut joindre également les deux cent mille livres qui lui furent versées par les Anglais, et je ne suis pas sûr que ce dossier ne contienne pas trace de subventions qui lui auraient été versées par nous.

— Le pape seul est infaillible, dit le colonel Prieur.

Il ajouta :

— N'importe, M^{me} Fahed-Ibn-Hazzal doit être, à l'heure actuelle, un beau parti.

— Fahed-Ibn-Hazzal vient d'acheter une automobile.

Le chef d'état-major sourit.

— Vraiment ? Qu'on vienne donc dire que nous ne saurons jamais civiliser les nomades.

Il dit encore :

— On ne doit avoir qu'une idée fort vague du nombre des armes dont disposent, à l'heure actuelle, les seuls Rouallah.

— Ils ont dix mille fusils, environ, et six mitrailleuses.

Le colonel avait refermé ses dossiers. Il me regardait.

— Doutez-vous toujours des services que vous pouvez rendre dans votre nouveau poste ? me demanda-t-il.

— Mon colonel...

— J'espère que non. Ceux que vous avez rendus dans les combats, au prix de votre sang, peut-être même les surpasserez-vous ici, dans le modeste bureau qui va être désormais le théâtre de votre activité. Je viens de vous poser trois questions, trois questions dont la solution nous avait coûté bien des tâtonnements. A toutes trois, vous avez répondu exactement comme il le fallait. Heureux présage pour les problèmes que nous n'avons pas encore réussi à élucider, car vous avez compris, je pense, que vous êtes maintenant chargé de centraliser ici les renseignements relatifs au contrôle bédouin. C'est une tâche ardue. J'attends que vous me disiez qu'elle vous convient.

— Mon colonel, je pense que vous avez trouvé,

en effet, la seule voie où mon activité ait des chances de ne pas demeurer tout à fait stérile.

— Bien. Je vous laisse quatre jours pour vous installer. D'ici là, tâchez de trouver le temps de parcourir ceci, et ceci, dit-il en me tendant diverses brochures, à seule fin de vous mettre au courant de questions politiques que vous êtes encore en droit d'ignorer. Ce sont les textes des accords franco-anglais qui règlent le statut territorial de la Syrie. Voici également deux ou trois ouvrages que je vous demande de lire, si vous ne les connaissez déjà : *Les coutumes des Arabes*, de Jaussen ; *Le voyage en Arabie*, de Burckhardt. Voici, également, *Les tribus bédouines de l'Euphrate*, de lady Anna Blunt.

— Je connais le livre de lady Blunt.

— Vous le connaissez ?

Il m'offrit une cigarette, réfléchit.

— Il n'est pas de livre plus suggestif, dit-il. A son propos, avez-vous fait une remarque ?

— Laquelle, mon colonel ?

— Ne vous êtes-vous pas étonné de l'espèce de frénésie qui, de tous temps, a poussé les femmes à se mêler de la question arabe ? L'histoire du peuple le plus désordonné doit flatter le perpétuel dérèglement, le goût de l'anarchie que les meilleures portent en elles. Combien sont-elles, celles qui ont rêvé de ceindre la couronne de Balkis ou de Zénobie, ou tout au moins de jouer un rôle dans la construction d'un empire bé-

douin. Hier encore, à Paris, ne voyions-nous pas nos petites sottes du grand monde se pâmer sous un regard de Fayçal. Je dois dire que ce sont surtout les Anglaises qui, le long des âges, nous ont donné le spectacle de ces singulières ardeurs. Chose digne de remarque, leur déchaînement a toujours cadré à merveille avec les froides visées de la politique britannique, dont le but n'a jamais cessé de tendre à l'utilisation des Arabes pour nous créer toutes les difficultés possibles. Relisez, si vous voulez, sous cet angle, le livre de lady Blunt. Vous avez, je pense, tout au moins entendu parler de la fameuse lady Stanhope. Sa vie et ses paroles demeureraient également incompréhensibles si, sous leur apparente anarchie, on ne découvrait pas ce qui fait leur unité : un désir forcené de la reconstitution de l'empire palmyrémien. Agissant ainsi, il se trouve qu'elle a servi puissamment, à l'égal des Allenby et des Lawrence, sa patrie, cette Angleterre qu'elle prétendait haïr. On est parti pour dire beaucoup de bêtises sur cette étrange femme. Du point de vue absolument dénué d'esthétisme que je vous signale, sa personnalité s'éclaire d'un jour nouveau. Il y a ici, dans la banlieue de Beyrouth, une bizarre comtesse Orlof, choyée de toute notre société ; russe par son mariage, mais anglaise d'origine, elle semble avoir pris à tâche de mettre ses pas dans les pas de lady Stanhope. Enfin, il y a miss Gertrude Bell, mis Bell qui aura riva-

lisé avec le colonel Lawrence, pour nous faire tout le mal que vous savez, car, je le présume, dans vos luttes contre les nomades, dans les embûches que vous avez eu à surmonter chaque jour, vous avez, plus d'une fois, rencontré la main anglaise.

Je lui montrai mon bras.

— La balle qui m'a blessé était de provenance anglaise, mon colonel.

— Ah ! fit-il, non sans une certaine satisfaction. Eh bien, monsieur, rechercher par quels chemins a passé cette balle, avant de s'en venir aboutir à la culasse du fusil qui vous a couché en joue, tel est l'abrégé des investigations que vous allez avoir à poursuivre ici. Elles ne sont pas simples, je vous le répète. Elles demandent du temps, du savoir, de l'intelligence, et, étant donnée la cordialité des relations que nous prétendons conserver avec nos alliés britanniques, beaucoup de tact. Nos adversaires sont rudes. Ils ont pour eux l'énorme supériorité des moyens, l'or qu'ils jettent partout à la pelle. Leur ténacité est proverbiale. Des officiers comme le colonel Lawrence, trois fois nommé, le major Hobson...

— Le major Hobson, fis-je, tiens !

— Vous le connaissez ?

— Nous nous sommes rencontrés en Cilicie, en 1919. L'unité que je commandais a relevé la sienne. Ce matin, nous nous sommes retrouvés,

absolument par hasard. Il m'a invité à dîner pour ce soir.

— Ah ! dit le colonel.

Il prit, sur son bureau, une feuille de papier.

— La décision qui vous affecte au deuxième bureau n'a été signée que ce matin à onze heures. Si le major Hobson en était déjà avisé quand vous l'avez vu, c'est qu'il est réellement très fort. Après tout, cette invitation est peut-être uniquement l'effet du hasard.

— Je suis d'ailleurs encore à temps de la décliner.

— La décliner ? Non pas, non pas. Au contraire, dirais-je. Le major Hobson, vous l'ignoriez sans doute ce matin, officiellement chargé de la liaison à Beyrouth entre les Hauts-Commissariats de Syrie et de Palestine, a pour mission véritable de fournir à son gouvernement des renseignements sur la nature desquels je n'ai pas besoin d'insister. Sur le damier où nous jouons notre partie, il est la pièce qui vous est opposée, celle que vous devez mettre en échec, celle qui fera tout pour vous y mettre vous-même.

Et, se rendant compte de l'espèce de malaise qui venait de s'emparer de moi :

— Allons, dit-il, remettez-vous. Vous en verrez bien d'autres. Bénissez, au contraire, la circonstance, peut-être fortuite, qui va vous mettre à même de pénétrer, dès aujourd'hui, au cœur de

vos nouvelles fonctions. Quelle impression vous a-t-il produite, le major Hobson ?

— Mon Dieu, franchement, celle d'un homme préoccupé, avant tout, de la composition de ses cocktails.

Il rit.

— Il ne faudrait pas trop vous y fier. Les cocktails jouent, dans ces sortes d'affaires, un rôle qu'on ne doit pas sous-estimer. Fuyez-les, si vous ne savez pas les mater. Dans le cas contraire, utilisez-les. Hobson, lui, est un redoutable buveur. Il a d'autres mérites. Le principal est, sans doute, à ses yeux, qu'il nous déteste.

— Je ne m'en suis pas encore aperçu.

— Oh ! fit-il, cette haine revêtira toujours la forme de la plus exquise courtoisie. Je vous dépeindrai, d'une seule phrase, le major Hobson : il n'a pas fait la guerre sur le front français. Là, malgré tout, les gens de son espèce ont été contraints d'avouer que la France méritait mieux que de perpétuels coups de Jarnac. Hobson, lui, est resté le type du colonial anglais, le soldat qui ignore le Kitchener des Flandres, pour ne vénérer que celui de Fachoda, l'homme, en un mot, à qui la seule idée du drapeau bleu blanc rouge, hissé sur un fortin de la brousse africaine ou de la steppe asiatique, donne aussitôt une crise de nerfs. C'est la lignée des Gordon et des Cecil Rhodes. Contre cet état d'esprit, il n'y a qu'une

ressource, la lutte à outrance. Vous m'avez compris ? Bien. Voyez Hobson. Voyez-le le plus souvent possible, de même qu'il cherchera à vous voir. C'est votre métier, votre devoir commun. Vous êtes condamnés, jusqu'à ce que l'un de vous ait la peau de l'autre, à être les meilleurs amis du monde

— Mon colonel, dis-je d'une voix un peu altérée, êtes-vous bien sûr, réellement, que je sois qualifié pour ?...

Il m'interrompt avec une certaine sécheresse.

— Cela dépend de vous. Vous avez vu le major Hobson. N'essayez pas de me faire croire que vous vous sentez inférieur à lui. D'ailleurs, quand vous serez tout à fait remis de votre blessure, il vous sera toujours loisible de demander à revenir commander vos méharistes. Mais quelque chose me dit qu'alors vous trouverez que le séjour de Beyrouth a du bon.

J'étais si troublé que je ne saisis pas tout de suite cette allusion, pourtant bien transparente. Je me levai, saluai, j'étais déjà sur le seuil de la porte quand il me rappela.

— J'oubliais certains détails matériels, dit-il. On vous a logé provisoirement dans les locaux du dépôt de remonte, route de Damas. Vous n'aurez qu'à aller trouver de ma part le capitaine de Tavernost, qui commande le dépôt. L'endroit n'est pas brillant, mais, ajouta-t-il avec un sourire entendu, je pense que vous voudrez bien vous en

contenter, en attendant le jour où nous aurons le plaisir d'enterrer votre vie de garçon.

*
* *

Jour qui baisse sur la terrasse du Kursaal, bondée de monde à l'heure mauve des glaces et de l'apéritif. Déjà, on ne distingue plus la cime neigeuse du Sannin. Trois heures aujourd'hui, je serai resté trois heures dans ce café. Ah ! dans quatre ou cinq jours, je serai installé, j'aurai pris mes nouvelles habitudes. Alors il n'en sera plus de même. Le temps que je ne passerai pas auprès de Michelle, je l'emploierai à travailler.

Pour le moment, cueillons la minute fugitive. Jouissons de cette fraîcheur, du charmant tableau que font autour de moi ces femmes en toilettes claires, ces uniformes. Et puis, il faut se préparer à affronter dignement l'ennemi. « Garçon, servez-moi donc un de vos fameux Métropolitains. » Quelle gloire, quel avantage, si tout à l'heure je pouvais en indiquer la formule à Hobson, soudain déférent et surpris !

Ce n'est pas si terrible que cela, d'ailleurs ! L'arak, tel que nous le buvions là-bas, sur l'Euphrate, à jeun, après une nuit de galopade, avait une autre force.

Le jardin du Kursaal est mitoyen de celui du Cercle militaire. Par-dessus la grille, je m'entends appeler.

— Domèvre.

C'est Roche, un officier du génie.

— Viens.

— Non, viens, toi..

Il me rejoint.

— Walter t'a cherché toute la journée.

— Walter !

J'ai tressailli.

— Oui, il vient d'arriver. Il part après-demain en permission par le *Lotus*.

Walter, mon Dieu ! le commandant de la deuxième compagnie de méharistes de Palmyre, mon plus cher ami, mon vieux camarade. Walter, trois ans de souffrances, d'enfantines joies communes qui repassent tout à coup devant mes yeux.

— Il dine à huit heures au Cercle. Il te demande de l'attendre.

— Excuse-moi auprès de lui. Je ne peux pas, ce soir, je suis invité.

Roche hoche la tête.

— Il ne sera pas content.

— Qu'il m'excuse. Nous déjeunerons ensemble demain, sans faute.

— Demain, il ne peut pas. Il déjeune chez le général de Lamothe.

— Zut ! Demain soir, alors. Rendez-vous ici, sept heures. Et dis lui bien que je suis navré...

— Je le lui dirai. Mais il ne sera pas content...

Eh ! bien, ce n'est pas pour dîner avec celui-là, je pense, que tu laisses tomber Walter ?

Devant la terrasse, j'aperçois Hobson, dans son automobile. Il agite ses grands bras pour que je vienne le rejoindre. Je n'ai pas le temps d'expliquer à Roche... Et puis, de quoi se mêle-t-il ?

L'automobile d'Hobson nous emporte. J'éprouve une joie curieuse à voir flotter sur le capot le petit pavillon britannique. Quelle chose bizarre que la vie !

Hobson conduit lui-même. Cela ne l'empêche pas de se pencher vers moi :

— J'ai la formule du Métropolitain ? me dit-il orgueilleusement.

Nous longons le bas de la place des Canons. A mon tour de l'étonner.

— Vous savez que je suis nommé à Beyrouth ?

— Ah ! fait-il. Enchanté ! A quel service êtes-vous affecté ?

— Deuxième bureau. Service des renseignements.

Il a un geste d'étonnement. J'ai l'impression qu'il ne savait rien.

— Tiens, mais alors, nous sommes confrères ! Oh ! vraiment très curieux.

L'automobile vient de faire halte devant la porte du Restaurant Français.

— Je vous amène dîner ici, dit-il, parce qu'on mange dehors, et que la nuit est belle. Il y a très peu de moustiques.

Il n'a pas l'air autrement ému de m'avoir pour adversaire.

Nous sommes maintenant assis face à face, de chaque côté de notre table, Hobson compose le menu. Ses sourcils roux se froncent avec attention sur son front briqué. Les goulots des bouteilles émergent du sceau à glace. Je me sens aussi dispos, aussi en forme qu'aux matins d'engagement, alors que, dans le petit jour, vient de siffler la première balle, et que les chameaux tendent vers le côté d'où elle a dû partir leurs grands cous chauves.

— Mon commandant ?

— Appelez-moi Hobson, vraiment.

— Bon. Eh bien ! Hobson, je vais vous poser une question, la première. Pourrez-vous y répondre ?

— Dites.

— Quelles sont, d'après vous, les qualités que doit réunir le bon officier de renseignements ?

— C'est drôle, dit-il, votre question.

Ses yeux errent au loin, sur la rade noire où tremblotent de petits feux rouges.

— Pouvez-vous y répondre ?

— Hum ! je peux. La première, c'est d'aimer beaucoup, d'aimer toujours, quelles que soient les circonstances, son pays.

— Cela va de soi. Et puis ?

— Et puis, c'est... de ne pas être tout à fait inintelligent.

— D'accord, et puis ?

— Et puis, et puis, c'est d'être fort, sportif, vous comprenez : on ne sait pas ce qui peut arriver.

— Bon. Et puis encore ?

— Et puis...

Il a hésité.

— Et puis quoi encore ? Vous ne voulez pas me le dire ?

Il m'enveloppe d'un long regard scrutateur.

— Plus tard, répondit-il gravement.

